

© Carnets Nord, 2014 pour la traduction française
12, villa Coeur-de-Vey, 75014 Paris
www.carnetsnord.fr
ISBN : 978-2-35536-148-7

MON PÈRE

Mon père, Mario, est né à la fin du XIX^e siècle. Il avait dix-neuf ans en 1917 quand il fut enrôlé, après la bataille de Caporetto, dans le régiment Nizza Cavalleria. La plupart des cadets de l'école militaire ne revinrent pas du front, mais mon père, qui avait déjà résisté au choléra dans son enfance à Naples, avait une forte constitution, si bien qu'au milieu des années 1990 il était encore en grande forme. Il attendait le cap des cent ans avec l'espoir de recevoir de sa banque une prime de un million de lires, comme son légendaire ami Claudio. Celui-ci avait vécu jusqu'à cent trois ans et avait reçu à son centième anniversaire la somme fantastique de un million, à une époque où l'inflation n'avait pas encore rabaissé le pouvoir d'achat. Même si cette somme ne signifiait plus grand-chose désormais, pour mon père, qui avait perdu la notion de la valeur de l'argent, elle suffisait pour rêver au chanceux Signor Bonaventura ; ce dernier gagnait cette somme chaque semaine dans le *Corriere dei Piccoli*, l'hebdomadaire illustré qu'il me lisait dans l'après-guerre.

Papa n'a pas dépassé ce cap : à partir de l'âge de quatre-vingt-seize ans ses forces commencèrent à décliner et il ne s'en sortait plus. Il me disait : « La secrétaire du bon Dieu doit avoir égaré mon dossier. » Ma maman aussi se faisait vieille, et, quand elle se cassa le col du fémur, il leur fut impossible de vivre seuls à la maison. Pendant son séjour à l'hôpital, je cherchai une maison de soins et de convalescence où ils pourraient être accueillis tous les deux. Ils y séjournèrent un an, puis nous les ramenâmes à la maison. Avec ma soeur Piera, nous avons organisé un système efficace d'assistance à domicile, d'après le mode de fonctionnement de la maison de repos.

Pour faire face à leurs nouvelles conditions de vie, j'avais suivi pendant plusieurs mois une formation sur l'accompagnement des personnes âgées et malades : ce fut mon premier pas vers mon actuel engagement de volontaire à l'hôpital dans le service des soins palliatifs.

Mon père avait travaillé cinquante ans dans une banque ; il avait fait une belle carrière dont

il était très fier. C'était un homme juste et sévère qui inspirait de la crainte à ses employés. À la maison il se faisait appeler « monsieur le directeur » par la femme de ménage, ce qui donne une petite idée de la façon dont il vivait son rôle. Pendant la Seconde Guerre mondiale nous habitons à Rome ; il allait au bureau au centre à vélo, et quand il parlait de la côte de la via Capolecase, je l'imaginai comme Gino Bartali au col de Pordoi. Le dimanche nous allions à la campagne à vélo, sur la via Salaria, jusqu'à un pont sur le Tibre avant Monterotondo, détruit par un bombardement. Trop petit pour pédaler, j'étais assis sur un petit siège derrière lui. Je devais chanter sans arrêt pour prouver que je ne m'étais pas endormi et je me disais qu'il aurait été moins épuisant et plus amusant de pédaler. Piera était grande et autonome. Notre maman n'était pas à l'aise sur deux roues, elle descendait à chaque carrefour pour le traverser à pied, et nous nous moquions d'elle.

Pendant les années d'école primaire, ma mère était ma confidente et mon refuge contre les difficultés et les cauchemars provoqués par la fréquentation du catéchisme. Le curé me terrorisait en me promettant le feu de l'enfer comme punition de mes péchés ; il diabolisait aussi ma chère grand-mère parce qu'elle était protestante et il suggérait que je la convertisse. Même Sistilia, la femme de ménage, était considérée comme une présence diabolique parce qu'elle avait avoué s'être inscrite au Parti communiste. Or, tant ma grand-mère que Sistilia étaient bonnes et gentilles avec moi, plus que toute autre présence féminine autour de moi. Sûrement plus que Piera, qui trafiquait avec notre caisse commune, ou que maman, qui me faisait récrire cent fois les jambages des lettres.

Mon père, en revanche, était une présence sûre mais froide, qui me faisait un peu peur. Par ailleurs, j'avais au fond de moi des secrets rassurants qui le concernaient, comme cette découverte que je fis quand j'avais sept ans, dont je ne lui ai jamais parlé, étant donné notre mode de relation. En 1942 j'avais quatre ans ; il faut savoir qu'à Rome à cette époque il n'y avait pas grand-chose à manger et j'allais souvent au lit avec un petit creux à l'estomac et parfois avec une grande faim. Le pain était rationné : il y avait une carte vert foncé avec des timbres, et chaque foyer avait droit à un certain nombre de *ciriolo* par jour, en fonction de la taille de la famille. Les *ciriolo* sont des petits pains de moins de cent

grammes, et nous qui étions quatre pouvions en acheter huit par jour. Souvent ma grand-mère m'emmenait acheter du pain chez Venanzio, le boulanger de la via Trebbia. J'aimais la bonne odeur de four de son magasin et j'aimais bien Venanzio, qui était gentil avec les enfants ; un jour il m'avait offert une *ciriola* encore chaude à manger séance tenante. Ma grand-mère m'emmenait ensuite à la Villa Borghese et en chemin, elle m'apprenait un tas de choses. Elle m'avait entre autres appris à compter, puis à effectuer les quatre opérations sur les nombres jusqu'à vingt.

C'est ainsi qu'un beau jour, au parc des Daini, en jouant avec des glands dont je faisais des petits tas, j'ai découvert que huit divisé par quatre ne font pas trois. Or, j'avais une *ciriola* le matin, une à midi et une le soir, comme Piera du reste.

« Heureusement ma grand-mère n'a sans doute pas appris à papa à faire les divisions », me disais-je en pensant : « Mieux vaut ne rien dire à personne, au risque de perdre une *ciriola* chaque jour. »

Une fois en deuxième année de primaire, je me suis rendu compte que mon père, en regardant mon cahier, maîtrisait les divisions des entiers jusque vingt, voire plus. C'était donc son cœur qui ne savait pas faire les divisions : pendant deux ans, lui et maman avaient mangé un seul petit pain par jour pour ne pas nous laisser mourir de faim. Cette découverte me bouleversa, mais je n'en dis jamais rien à personne et certainement pas à papa parce que j'étais trop timide, trop ému, et puis papa n'encourageait pas la communication verbale. Je gardai cette découverte comme un trésor, dans le secret de mon cœur. Entre-temps les Alliés étaient arrivés : il y avait de la soupe aux pois et du pain blanc.

Papa a travaillé pendant cinquante ans dans la même banque ; ensuite il vécut comme retraité pendant plus de trente ans. Cette longue période lui permit de dépasser l'attitude austère et sévère qui avait caractérisé sa vie et qui le poussait à imposer, à moi et peut-être aussi à Piera, ses décisions autoritaires et indiscutables ; son autoritarisme m'amena à quitter la maison dès que possible, et je m'éloignai de lui. Ce n'est qu'au prix d'un long et douloureux cheminement que je me retrouvai libre et en pleine possession de ma vie. Avec le temps papa s'est bonifié comme le bon vin ; dans son extrême vieillesse, il est devenu un père et un grand-père affectueux, attentif, capable de dialoguer et d'aimer. Il a laissé un beau souvenir de lui et a su se faire aimer en entrant en

relation avec les personnes qu'il fréquentait. Je l'ai vu baisser furtivement la main d'une aide-soignante qui s'occupait de lui dans la maison de repos. Dans ses dernières années, il apprit à découvrir la beauté de la création et à s'émerveiller. Pour lui la vieillesse ne fut pas un processus de diminution progressive mais le point culminant d'un parcours⁷ où il avait atteint la plénitude de son humanité.

La formation pour l'accompagnement des mourants m'avait appris à faire découvrir à la personne en fin de vie qu'elle pouvait être fière de son existence, qu'elle avait fait de belles et grandes choses. Ainsi, une fois que j'étais allé à Rome pour voir mes parents, je décidai de parler à mon père de la découverte que j'avais faite étant enfant. Papa était à moitié assoupi dans son fauteuil ; il avait perdu un peu de sa lucidité, mais les souvenirs lointains étaient présents dans sa mémoire. Il se souvenait du rationnement du pain, de la distribution à la maison et de notre souffrance à tous. Je l'ai remercié et nous avons pleuré ensemble.

Il se souvenait aussi d'un autre épisode que nous avons reconstruit en détail ensemble. Cela concernait un de ses frères aînés, l'oncle Federico, colonel de l'armée de l'air en retraite. Je me souviens bien de l'oncle Federico en grand uniforme : il avait l'air d'avoir avalé un parapluie et il avait aussi une épée. Je me demandais comment il pouvait s'en servir dans les combats aériens. L'oncle Federico avait trouvé piazza Istria un portier qui vendait du pain au marché noir ; mon oncle avait l'argent pour se le procurer mais il n'aurait jamais osé faire des achats au marché noir, lui qui avait été officier supérieur de l'armée de l'air et disait que « certaines choses ne se font pas ». Néanmoins, si les principes étaient saufs, mon oncle restait pragmatique et il demanda à mon père d'aller lui acheter dix baguettes en lui promettant de lui en donner une pour sa commission. Ainsi papa alla à vélo piazza Istria avec l'argent de mon oncle et rapporta le butin sur son porte-bagages. Avant de livrer le pain à son frère, il passa par la maison ; dans la remise à vélos – on devait les monter sur le dos au quatrième étage pour les mettre en sécurité – il y avait une bonne petite odeur de pain : comment aurais-je pu résister ? J'aurais bien mangé une baguette entière ou même deux, mais j'ai jugé plus prudent de mordre à chacune des extrémités des dix baguettes, en me proposant d'accuser les souris si quelqu'un s'en était

rendu compte. Mais la trace de mes petites dents fut une preuve flagrante de ma culpabilité. Mon père me gronda sévèrement, mais je m'aperçus qu'il pleurait.

Maintenant ce grand vieillard était au bout de ses forces et n'avait plus faim, il n'arrivait même plus à manger quoi que ce soit. Mais il avait été en état de s'émouvoir et de retrouver des souvenirs de souffrance, de partage et d'amour. Ce qui nous avait éloignés appartenait désormais au passé. Nous étions ensemble, nous nous sommes aimés et nous nous sommes pardonnés. « Pour moi tu as été un bon père, et je te remercie pour l'exemple que tu m'as donné », lui ai-je dit, et il m'a répondu : « Tu es un bon fils et je t'aime. » Cet échange empreint d'amour et de pardon a par la suite adouci la tristesse due à sa mort. Je le porte en moi et il honore sa mémoire.

7. Enzo Bianchi, *Vivere l'anzianità*, Bose, Qiqajon, passim, 2010.